

## chapitre 4 L'affinité de la reproduction et de la mort

*La mort, la corruption et le renouveau de la vie.*

Il apparaît dès l'abord que les interdits répondirent à la nécessité de rejeter la violence du cours habituel des choses. De la violence, je n'ai pas pu et n'ai pas jugé nécessaire de donner d'emblée la définition précise<sup>1</sup>. L'unité de la signification des interdits devrait ressortir à la longue des développements qui en représentent les aspects variés.

Nous rencontrons une première difficulté : les interdits qui me paraissent fondamentaux ont porté sur deux domaines dont l'opposition est radicale. La mort et la reproduction s'opposent comme à l'affirmation la négation.

La mort est en principe le contraire d'une fonction dont la naissance est la fin, mais l'opposition est réductible.

La mort de l'un est corrélatrice de la naissance de l'autre, qu'elle annonce et dont elle est la condition. La vie est toujours un produit de la décomposition de la vie. Elle est tributaire en premier lieu de la mort, qui laisse la place ; puis de la corruption, qui suit la mort, et remet en circulation les substances nécessaires à l'incessante venue au monde de nouveaux êtres.

Cependant la vie n'en est pas moins une négation de la mort. Elle est sa condamnation, son exclusion. Cette réaction est la plus forte dans l'espèce humaine, et l'horreur de la mort n'est pas seulement liée à l'anéantissement de l'être, mais à la pourriture qui

---

1. Mais la notion de violence opposée à la raison se réfère à l'ouvrage magistral d'ÉRIC WEIL, *Logique de la philosophie* (Vrin). La conception de la violence qui est à la base de la philosophie d'Éric Weil me paraît, au surplus, proche de celle dont je pars.





PLANCHE V. Hans Baldung Grien. La Mort embrasse une femme nue devant la tombe ouverte. Musée de Bâle. (Cliché Haufstaengl-Giraudon.)

« La mort est en principe le contraire d'une fonction dont la naissance est la fin, mais l'opposition est réductible. »



rend les chairs mortes à la fermentation générale de la vie. En fait, le profond respect lié à la représentation solennelle de la mort, qui appartient à la civilisation idéaliste, a seul développé une opposition radicale. L'horreur immédiate maintenait — au moins vaguement — la conscience d'une identité de l'aspect terrifiant de la mort, de sa corruption puante, et de cette condition élémentaire de la vie, qui lève le cœur. Pour les peuples archaïques, le moment de l'extrême angoisse demeure lié à la phase de décomposition : les os blanchis n'ont plus l'aspect intolérable des chairs corrompues, dont la vermine se nourrit. Confusément les survivants voient, dans l'angoisse liée à la corruption, l'expression de la cruelle rancune et de la haine dont ils sont l'objet de la part du mort, et que les rites de deuil ont pour fin d'apaiser. Mais ils pensent que les os blanchis répondent à l'apaisement de cette haine. Ces os, qui leur semblent vénérables, introduisent un premier aspect décent — solennel et supportable — de la mort, cet aspect est encore angoissant, mais sans l'excès de virulence active de la pourriture.

Ces os blanchis n'abandonnent plus les survivants à la menace gluante qui commande le dégoût. Ils mettent fin au rapprochement fondamental de la mort et de la décomposition dont jaillit la vie profuse. Mais en un temps plus voisin que le nôtre des réactions humaines premières, ce rapprochement parut si nécessaire qu'Aristote encore disait que certains animaux, formés spontanément, croyait-il, dans la terre ou dans l'eau, étaient nés de la corruption<sup>2</sup>. Le pouvoir d'engendrer de la pourriture est une croyance naïve qui répond à l'horreur mêlée d'attraction qu'elle éveille en nous. Cette croyance est à la base d'une idée que nous avons eue de la nature, de la nature mauvaise, de la nature *qui fait honte* : la corruption résumait ce monde dont nous sommes issus, et auquel nous retournons ; dans cette représentation, l'horreur et la honte se liaient en même temps à notre naissance et à notre mort.

Ces matières mouvantes, fétides et tièdes, dont l'aspect est affreux, où la vie fermente, ces matières où grouillent les œufs, les germes et les vers sont à l'origine de ces réactions décisives que nous nommons *nausée, écœurement, dégoût*. Au-delà de l'anéantissement à venir, qui s'appesantira totalement sur l'être que je suis,

2. C'est ainsi qu'Aristote se représentait la « génération spontanée », à laquelle il croyait encore.



qui attend d'être encore, dont le sens même, plutôt que d'être est d'attendre d'être (comme si je n'étais pas la *présence* que je suis, mais l'avenir que j'attends, que cependant je ne suis pas), la mort annoncera mon retour à la purulence de la vie. Ainsi puis-je pressentir — et vivre dans l'attente — cette purulence multipliée qui par anticipation célèbre en moi le triomphe de la nausée.

*La nausée et l'ensemble du domaine de la nausée.*

Dans la mort d'un autre, alors que nous attendions, nous qui survivons, que se continuât la vie de celui qui, près de nous, repose immobile, notre attente, tout à coup, se résout en *rien*. Un cadavre n'est pas *rien*, mais cet objet, ce cadavre est marqué dès l'abord du signe *rien*. Pour nous qui survivons, ce cadavre, dont la purulence prochaine nous menace, ne répond lui-même à aucune attente semblable à celle que nous avons du vivant de cet homme étendu, mais à une crainte : ainsi cet objet est-il moins que *rien*, pire que *rien*.

En rapport avec ce caractère, la crainte, qui est le fondement du dégoût, n'est pas motivée par un danger objectif. La menace dont il s'agit n'est pas objectivement justifiable. Il n'y a pas de raison de voir dans le cadavre d'un homme autre chose que dans un animal mort, dans une pièce de gibier par exemple. L'éloignement effrayé que provoque une corruption avancée n'a pas lui-même un sens inévitable. Nous avons dans le même ordre d'idées un ensemble de conduites artificielles. L'horreur que nous avons des cadavres est voisine du sentiment que nous avons devant des déjections alvines de source humaine. Ce rapprochement a d'autant plus de sens que nous avons une horreur analogue des aspects de la sensualité que nous qualifions d'obscènes. Les conduits sexuels évacuent des déjections ; nous les qualifions de « parties honteuses », et nous leur associons l'orifice anal. Saint Augustin insistait péniblement sur l'obscénité des organes et de la fonction de reproduction. « *Inter faeces et urinam nascimur* », disait-il : « Nous naissons entre la fiente et l'urine. » Nos matières fécales ne sont pas l'objet d'un interdit formulé par des règles sociales méticuleuses, analogues à celles qui frappèrent le cadavre ou le sang menstruel. Mais dans l'ensemble, par des glissements, un domaine de l'ordure, de la corruption et de la sexualité s'est formé dont les connexions sont très sensibles. En principe, des contiguités de fait, données du dehors, déterminèrent



l'ensemble du domaine. Mais son existence n'en a pas moins un caractère subjectif : la nausée varie suivant les personnes et sa raison d'être objective se dérobe. Succédant à l'homme vivant, le cadavre n'est plus rien : de même rien de tangible ne nous donne objectivement la nausée, notre sentiment est celui d'un vide et nous l'éprouvons dans la défaillance.

Nous ne pouvons parler facilement de ces choses qui ne sont rien par elles-mêmes. Elles se manifestent pourtant, souvent avec une force sensible que n'ont pas des objets inertes, dont seules les qualités objectives nous atteignent. Comment dire que n'est rien cette chose puante ? Mais si nous protestons, c'est qu'humiliés, nous refusons de voir. Nous croyons qu'une déjection nous écœure en raison de sa puanteur. Mais puerait-elle si d'abord elle n'était devenue l'objet de notre dégoût ? Nous avons vite fait d'oublier le mal que nous devons nous donner pour communiquer à nos enfants les aversions qui nous constituent, qui firent de nous des êtres humains. Nos enfants ne partagent pas nos réactions d'eux-mêmes. Ils peuvent ne pas aimer un aliment, qu'ils refusent. Mais nous devons leur enseigner par une mimique, et, s'il le faut, par la violence, l'étrange aberration qu'est le dégoût, qui nous touche au point même d'en défaillir, et dont la contagion nous parvient *depuis les premiers hommes* ; à travers d'innombrables générations d'enfants grondés.

Notre tort est de prendre à la légère des enseignements sacrés que, depuis des millénaires, nous transmettons aux enfants, mais qui, jadis, avaient une forme différente. Le domaine du dégoût et de la nausée est dans son ensemble un effet de ces enseignements.

*Le mouvement de prodigalité de la vie  
et la peur de ce mouvement.*

À cette lecture, ce qui pourrait s'ouvrir en nous est un vide. Ce que j'ai dit n'a de sens que ce vide.

Mais ce vide s'ouvre en un point déterminé. C'est par exemple la mort qui l'ouvre : c'est le cadavre à l'intérieur duquel la mort introduit l'absence, c'est la pourriture liée à cette absence. Je puis rapprocher mon horreur de la pourriture (si profondément interdite qu'en moi l'imagination la suggère et non la mémoire) du sentiment que j'ai de l'obscénité. Je puis me dire que la répugnance,





PLANCHE VI. Nicolas Manuel Deutsch. La Mort en lansquenet embrasse une jeune femme. Musée de Bâle.

« Je puis me dire que la répugnance, que l'horreur est le principe de mon désir. »



que l'horreur, est le principe de mon désir, que c'est dans la mesure où son objet n'ouvre pas en moi un vide moins profond que la mort qu'il émeut ce désir qui, d'abord est fait de son contraire, qu'est l'horreur.

Dans le premier mouvement, cette pensée excède la mesure.

Il faut beaucoup de force pour apercevoir le lien de la promesse de vie, qui est le sens de l'érotisme, à l'aspect luxueux de la mort. Que la mort soit aussi la jeunesse du monde, l'humanité s'accorde à le méconnaître. Un bandeau sur les yeux, nous refusons de voir que la mort seule assure sans cesse un rejaillissement sans lequel la vie déclinerait. Nous refusons de voir que la vie est la chausse-trappe offerte à l'équilibre, qu'elle est tout entière l'instabilité, le déséquilibre où elle précipite. C'est un mouvement tumultueux qui appelle incessamment l'explosion. Mais l'explosion incessante ne cessant pas de l'épuiser, elle ne se poursuit qu'à une condition : que ceux des êtres qu'elle engendra, et dont la force d'explosion est épuisée, cèdent la place à de nouveaux êtres, entrant dans la ronde avec une force nouvelle<sup>3</sup>.

Nous ne saurions imaginer de procédé plus dispendieux. En un sens la vie est *possible*, elle se produirait facilement sans demander ce gaspillage immense, ce luxe de l'anéantissement qui frappe l'imagination. Comparé à celui de l'infusoire, l'organisme du mammifère est un abîme où se perdent de folles quantités d'énergie. Elles ne sont pas réduites à *rien*, si elles permettent le développement d'autres possibilités. Mais nous devons nous représenter jusqu'au bout le cycle infernal. La croissance des végétaux suppose l'interminable amoncellement de substances dissociées, *corrompues* par la mort. Les herbivores engloutissent des monceaux de substance végétale vivante, avant d'être eux-mêmes mangés, avant de répondre par là au mouvement de dévoration du

3. Bien que cette vérité soit généralement méconnue, Bossuet l'exprime dans son *Sermon sur la mort* (1662) : « La nature, dit-il, presque envieuse du bien qu'elle nous fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle le redemande pour d'autres ouvrages. Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils s'avancent semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leur successeur le même spectacle ».



carnivore. Rien ne reste à la fin, sinon ce déprédateur féroce, ou sa dépouille devenant à son tour la proie des hyènes et des vers. D'un point de vue qui répondrait au sens de ce mouvement, plus les procédés qui engendrent la vie sont dispendieux, plus la production d'organismes nouveaux est coûteuse, plus l'opération est réussie ! Le désir de produire à peu de frais est pauvrement humain. Encore est-ce dans l'humanité le principe étroit du capitaliste, celui de l'administrateur de « société », celui de l'individu isolé qui revend dans l'espoir d'engloutir à la fin (car toujours ils sont engloutis de quelque manière) des bénéfices amoncelés. Si l'on envisage globalement la vie humaine, elle aspire jusqu'à l'angoisse à la prodigalité, *jusqu'à l'angoisse, jusqu'à la limite où l'angoisse n'est plus tolérable*. Le reste est bavardage de moraliste. Comment, lucides, ne le verrions-nous pas ? tout nous l'indique ! une agitation fiévreuse en nous demande à la mort d'exercer ses ravages à nos dépens.

Nous allons au-devant de ces épreuves multipliées, de ces recommencements stériles, de cette débauche de forces vives accomplie dans le passage des êtres vieillissants à d'autres plus jeunes. Nous *voulons au fond* la condition inadmissible qui en résulte, celle de l'être isolé, promis à la douleur et à l'horreur de l'anéantissement : s'il n'était la nausée liée à cette condition, si horrible que, souvent, la panique en silence nous donne le sentiment de l'impossible, nous ne serions pas satisfaits. Mais nos jugements se forment sous le coup d'incessantes déceptions et de l'attente obstinée d'un apaisement, qui accompagnent ce mouvement ; la faculté que nous avons de nous faire entendre est en raison directe de l'aveuglement où nous sommes résolus de rester. Car au sommet de la convulsion qui nous forme, l'entêtement de la naïveté, qui en espère la cessation, ne peut qu'aggraver l'angoisse, par laquelle la vie tout entière condamnée au mouvement inutile, ajoute à la fatalité le luxe d'un supplice aimé. Car s'il est inévitable pour l'homme d'être un luxe, que dire du luxe qu'est l'angoisse ?

*Le « non » opposé par l'homme à la nature.*

Les réactions humaines, en dernier lieu, précipitent le mouvement : l'angoisse précipite le mouvement et le rend en même



temps plus sensible. En principe, l'attitude de l'homme est le refus. L'homme s'est cabré pour ne plus suivre le mouvement qui l'emportait, mais il ne put, de cette façon, que le précipiter, qu'en rendre la rapidité vertigineuse.

Si nous voyons dans les interdits essentiels le refus qu'oppose l'être à la nature envisagée comme une débauche d'énergie vive et comme une orgie de l'anéantissement, nous ne pouvons plus faire de différence entre la mort et la sexualité. La sexualité et la mort ne sont que les moments aigus d'une fête que la nature célèbre avec la multitude inépuisable des êtres, l'un et l'autre ayant le sens du gaspillage illimité auquel la nature procède à l'encontre du désir de durer qui est le propre de chaque être.

À longue ou brève échéance, la reproduction exige la mort de ceux qui engendrent, qui n'engendrent jamais que pour étendre l'anéantissement (de même que la mort d'une génération exige une génération nouvelle). L'analogie dans l'esprit humain de la pourriture et des aspects variés de l'activité sexuelle achève de mêler les nausées qui nous opposent à l'une et aux autres. Les interdits où prit forme une réaction unique à deux fins purent se succéder, même une longue période est concevable entre l'interdit lié à la mort et celui dont la reproduction est l'objet (souvent les choses les plus parfaites ne se forment qu'à tâtons, par approximations successives). Mais l'unité n'en est pas moins sensible pour nous : pour nous, c'est d'un complexe indivisible qu'il s'agit. Comme si l'homme avait en une fois inconsciemment saisi ce qu'a d'impossible la nature (ce qui nous est *donné*) exigeant des êtres qu'elle suscite de participer à cette rage de détruire qui l'anime et que rien n'assouvira. La nature exigeait qu'ils cèdent, que dis-je ? elle exigeait qu'ils se ruent : la possibilité humaine dépendit du moment où, se prenant d'un vertige insurmontable, un être s'efforça de répondre *non*.

Un être s'efforça ? Jamais en effet les hommes n'opposèrent à la violence (à l'excès dont il s'agit) un *non* définitif. En des moments de défaillance, ils se fermèrent au mouvement de la nature : il s'agissait d'un *temps* d'arrêt, non d'une immobilité dernière.

Au-delà de l'interdit nous devons maintenant envisager la transgression.